

Québec français

Fiche de lecture — *Une saison dans la vie d'Emmanuel* : Portrait d'un certain Québec révolu / Marie-Claire Blais, *Une saison dans la vie d'Emmanuel*, Montréal, Quinze, 1978, 175 p. [1^{ère} édition, 1965]

Aurélien Boivin

Littérature, société
Numéro 92, hiver 1994

URI : id.erudit.org/iderudit/44491ac

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Publications Québec français

ISSN 0316-2052 (imprimé)
1923-5119 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Boivin, A. (1994). Fiche de lecture — *Une saison dans la vie d'Emmanuel* : Portrait d'un certain Québec révolu / Marie-Claire Blais, *Une saison dans la vie d'Emmanuel*, Montréal, Quinze, 1978, 175 p. [1^{ère} édition, 1965]. *Québec français*, (92), 92–95.

Tous droits réservés © Les Publications Québec français, 1994

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne. [<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>]



Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. www.erudit.org

Une saison dans la vie d'Emmanuel portrait d'un certain Québec révolu

De quoi s'agit-il ?

Il s'agit d'un roman qui a fait grand bruit lors de sa parution en 1965 et, surtout, à l'automne 1966 quand il mérite à son auteure, Marie-Claire Blais, âgée de 27 ans, le prix



Médicis. C'est un roman réaliste que plusieurs critiques ont rattaché au courant naturaliste, à Émile Zola en particulier, et à un de ses disciples québécois, Albert Laberge. Les spécialistes, dès la parution du roman, ne manquent pas d'établir des comparaisons entre *Une saison dans la vie d'Emmanuel* *... et *la Scouine* de Laberge publiée en 1918. L'intrigue est difficile à résumer car il s'agit plus d'une série de tableaux reliés entre eux par quelques personnages privilégiés que d'une histoire traditionnelle. Blais s'inscrit, avec ce roman, dans la mode du nouveau roman. Par un réalisme qu'on lui connaissait déjà, sont évoquées la pauvreté et la misère d'une famille québécoise rurale dont les nombreux membres (seize exactement) sont soumis à l'autorité de Grand-Mère Antoinette qui exerce sa domination tout au long du roman, distribuant, à sa guise, taloches et friandises, à ses petits-enfants.

Marie-Claire Blais procède à la liquidation des vieux mythes canadiens-français en dénonçant avec force l'emprise

qu'ils exerçaient sur la population dominée et écrasée. On a dit qu'elle réglait ses comptes avec cette société sclérosée dont elle essaie de se libérer.

par Aurélien BOIVIN

LA COUVERTURE

La couverture est très symbolique. Trois éléments la composent. D'abord, en premier plan, cordés en rang d'oignons, six membres de cette famille nombreuse aux visages malheureux que trahissent leur misère et leur pauvreté. Emmanuel, le nouveau-né, repose dans les bras de Grand-Mère Antoinette. Jean Le Maigre y apparaît en gros plan, tenant dans sa main droite un crayon et serrant contre lui des feuilles de papier. Juste derrière lui, collé même à lui, figure le Septième, au visage espiègle et aux cheveux

orange. Puis apparaissent d'autres enfants (les Petites A anonymes ?) aux visages tristes, bleuis par le froid. Derrière ce bleu, la neige à perte de vue puis, dans le coin droit, des croix qui évoquent la mort de plusieurs personnages. L'illustration est de Suzanne Leclair (1977).

Évocauteur, le titre fait allusion à la première saison dans la vie du nouveau-né Emmanuel, prénom qui veut dire sauveur, rédempteur, dans la Bible. L'auteure a-t-elle voulu, par ce prénom, montrer

LE TITRE

la transformation radicale de la société canadienne-française dont elle évoque le repliement sur soi, voire la grande noirceur, qui a précédé l'éveil des années soixante. La coalition mère-curé, l'absence du père, la domination qu'exerce la religion, l'impossibilité de vivre pour les enfants qui sombrent dans le désespoir ou se réfugient dans l'écriture (moyen d'évasion), le passé même, la mort, l'échec en définitive, sont des constantes que l'on retrouve dans le roman des années 1940 et 1950, années de la diégèse (l'histoire).

LA STRUCTURE

Une saison ... comporte deux parties racontées par un narrateur différent : le premier, extradiégétique, c'est-à-dire à l'extérieur de l'histoire, ne s'introduit jamais dans le texte. Le narrateur intradiégétique de la deuxième partie est Jean Le Maigre : il participe à l'histoire et rédige son autobiographie, à la première personne, bien entendu. Le point de vue, au début du roman, est celui d'Emmanuel.

Sept chapitres composent l'œuvre. Les trois premiers ascendants, préparent l'arrivée de Jean Le Maigre qui survient au 4^e chapitre et qui s'avère le point culminant du roman. Les trois derniers chapitres, descendants, évoquent la mort de Jean Le Maigre, qui laisse une œuvre troublante, du moins pour le frère Théodule et Grand-Mère Antoinette, les prophéties que le poète proclame, peu de temps avant sa mort, qui se réalisent presque toutes, les unes après les autres, et la chute d'Héloïse, qui passe des joies mystiques aux simples plaisirs terrestres, du couvent au bordel.

Mais Jean Le Maigre n'aura pas écrit en vain. Sa prise de parole par l'écriture se révèle salvatrice et préservera la famille de l'effritement total. Peut-on toutefois parler d'espoir, à la fin, même si « Emmanuel n'[a] plus froid », même si « le soleil brill[e] », même si « [u]ne tranquille chaleur coul[e] dans ses veines tandis que sa grand-mère le berc[e] » (p. 175) et même si le printemps s'annonce beau. Il n'en reste pas moins que « Jean Le Maigre ne sera pas avec nous cette année... » (p. 175), constate Grand-Mère Antoinette, et qu'Emmanuel, selon les prophéties de l'écrivain Jean Le Maigre, est promis à un bien sombre avenir : il « finirait au noviciat, succombant à la digne maladie dont Jean Le Maigre lui-même avait été atteint » (p. 124). Et Héloïse risque de perdre son âme au bordel... Ceux et celles qui ont décelé une lueur d'espoir, à la fin du roman, ont-ils vu juste ? Certes, Jean le Maigre n'est plus là, mais l'hiver est fini et est annoncé le printemps.

LES THÈMES

Les thèmes sont nombreux et sont souvent reliés au pessimisme de la vision du monde de Marie-Claire Blais qui décrit la société canadienne-française d'avant la Révolution tranquille.

1. La pauvreté, la misère et l'ignorance d'une famille rurale traditionnelle sont omniprésentes. On décèle facile-

ment cette pauvreté dans l'absence de chaleur de cette maison de campagne. L'auteur ou les narrateurs évoquent l'abondance des poux et des puces, de la vermine aussi – il y a des rats dans la chambre d'Héloïse et des souris aux quatre coins de la maison où les enfants, peu attirés par l'école, sont tenus à la promiscuité pour ne pas mourir de froid.

2. La famille. Elle n'est plus unie comme elle l'était auparavant. On assiste, dans *Une saison...* au démantèlement de la famille, à sa désintégration. Plusieurs membres meurent, d'autres s'enfuient à la ville (Pomme et le Septième), voire au bordel (Héloïse).

Le père et la mère sont loin d'avoir le beau rôle, soumis, comme tous les enfants, à l'autorité absolue de Grand-Mère Antoinette. Cette famille est déshumanisée ainsi que le confirment les nombreuses métaphores qui l'associent au monde animal : Grand-Mère Antoinette chasse les enfants comme on chasse des mouches qui collent à elle « comme une ruée de vermines » (p. 11), ou « d'animaux » (p. 12), la démarche des Roberta - Anna - Anita est comparée à celle d'« un lent troupeau de vaches » (p. 45). Le monde, dans *Une saison...*, est un monde où l'amour s'exprime difficilement.

3. La religion : contestation de la religion, telle qu'elle est pratiquée et enseignée dans le Québec de la grande noirceur. L'orphelinat et le noviciat sont des lieux où cohabitent avec un idéal de perfection le vice et la luxure, tout comme le couvent que fréquente Héloïse. Les jeunes, Jean Le Maigre, le Septième et deux autres frères, se livrent à la masturbation collective ; les deux premiers s'amuse encore à une parodie de la confession. Plusieurs membres de la famille se plaisent à contester, voire à tourner en ridicule, la prière en famille que commande Grand-Mère Antoinette, de par l'autorité suprême qu'elle exerce. Héloïse ne distingue même pas la chambre d'un couvent de celle d'un bordel. Grand-Mère Antoinette, image perenne, ironise sur la mort : « Ah! les morts me suivent ! » (p. 111) ; « Les funérailles, ça dérange tout le monde ! » (p. 27) ...

4. L'instruction : elle ne semble guère avoir de l'importance. Le père est contre comme il est contre le progrès. Il n'a aucun respect ni pour l'école, ni pour les livres, ni pour les écrits de Jean Le Maigre qu'il s'empresse, sitôt rédigés, de faire disparaître dans les latrines. Avant de partir pour le noviciat, qui sera, comme il l'écrit, son propre tombeau, Jean Le Maigre prie le Septième de réunir ses écrits qu'il a cachés un peu partout dans la modeste maison pour les sauver de la destruction. Pour le père, un illettré, « l'essentiel, c'est de pouvoir traire les vaches et couper le bois » (p. 68), ainsi que le répétaient nombre de pères de famille dans le Québec rural d'avant la Révolution tranquille, révolution qui a entraîné dans son sillon la démocratisation de l'enseignement. Jusque-là, l'instruction et l'éducation étaient confiées aux femmes, ainsi que le fait remarquer Grand-Mère Antoinette après que son gendre eut avoué que ses enfants n'avaient pas besoin d'étudier

(p. 14). « Ah ! les hommes ne comprennent rien à ces choses-là » (p. 14). Il faut voir sous Mademoiselle Lorgnette, une caricature de l'institutrice de campagne, souvent ignorante en dépit d'une bonne volonté ... Plusieurs critiques et analystes ont noté le rapprochement entre le curé et Grand-Mère Antoinette, qui semblent vouloir s'allier pour contrer l'instruction, surtout dans les campagnes.

5. La mort est omniprésente. Elle n'est pas une épreuve pour Grand-Mère Antoinette l'immortelle. La mort dérange, selon Grand-Mère Antoinette, qui l'apprécie tout de même à cause des somptueux repas qu'elle prend après les funérailles grâce à la générosité du curé. La mort frappe souvent : « Il y avait eu tant de funérailles depuis que Grand-Mère Antoinette régnait sur la maison, de petites morts noires en hiver, disparitions d'adolescents en automne, au printemps » (p. 28). Pivoine est mort victime d'une crise d'épilepsie (p. 66), sans avoir reçu le baptême, Léopold s'est pendu, Olive a été écrasée par une charrue. Hector, Gemma, Barthélemy et, enfin, Jean Le Maigre semblent vouloir confirmer que le temps des familles nombreuses est révolu. Il faut associer à la mort la *pourriture* de certains corps, dont celle de Jean Le Maigre, ce qui a fait dire à certaines critiques que M.-C. Blais décrit cette complaisance morbide de la société traditionnelle.

Il faudrait encore parler de la *violence* que symbolise le père, le roi de la fessée, et de la *sexualité* (et de l'*homosexualité* présente aussi). Les enfants ont découvert leur sexualité et s'adonnent en chœur aux plaisirs de la chair. Le Frère Théodule courtise les jeunes novices et Héloïse fait « par elle ce que nous nous aimions à faire à deux, ou à quatre, quand Alexis et Pomme sont réveillés » (p. 53). Elle se livre, à la fin, à la prostitution. Quant à Grand-Mère Antoinette, soumise aux prêches du curé, elle n'a jamais accepté son corps et sa sexualité. Françoise Iqbal parle, dans son cas, de sexualité castrée, à partir de la scène des pieds démesurés qui ouvrent le roman et de la cicatrice qu'elle cache à sa jambe (p. 108).

LE TEMPS L'intrigue s'amorce en hiver avec la naissance d'Emmanuel, à l'époque de la Première ou de la Deuxième Guerre mondiale, ainsi que le confirme cet unique passage qui permet de dater le roman : « C'est un bien mauvais temps pour naître », confie Grand-Mère Antoinette, « nous n'avions jamais été aussi pauvres, une saison dure pour tout le monde, la guerre, la faim et puis tu es le seizième » (p. 8).

Cette époque d'obscurantisme décrite dans *Une saison ...* évoque, pour les uns, la domination qu'a exercée le clergé catholique qui a accédé à un certain pouvoir, en condamnant les patriotes révolutionnaires de 1837 ; pour d'autres, elle évoque le long règne de Duplessis qui a pris le pouvoir quelques années avant le déclenchement des hostilités (1936), pour le perdre en 1939, la durée de la guerre (ou presque). Plusieurs éléments permettent d'évoquer l'un ou l'autre période. L'aliénation, la soumission, les nombreuses allusions aux familles nombreuses, le

peu d'importance accordée à l'instruction, l'omniprésence de la religion, voilà autant d'éléments qui se rapportent à la société traditionnelle que décrit, non sans ironie, Marie-Claire Blais.

Le roman ne dure qu'une saison, la première dans la vie d'Emmanuel. L'hiver est froid et rigoureux, tout le monde semble enseveli sous la neige (p. 11) ; c'est la saison qui aliène parce que l'hiver, saison de durée dans le roman, accentue la misère des démunis. L'hiver, qui évoque le Québec, est une saison noire (la grande noirceur) qui heureusement cède le pas au printemps, annoncé à la fin. L'espoir renaît, du moins il semble, car, annonce Grand-Mère Antoinette, si « l'hiver a été dur, [...] le printemps sera meilleur [...] ce sera un beau printemps » (p. 175).

Il y a une foule d'analepses (retours en arrière) qui sont rapportées et distribuées dans le roman et qui se situent bien avant cette saison que le titre évoque. Par exemple, Jean Le Maigre, dans son autobiographie (p. 64-99), retrace l'histoire de sa vie, depuis sa naissance jusqu'à la mort, en passant par ses années d'apprentissage à la petite école, à l'orphelinat et dans une maison de correction. Il prédit même dans ses *Prophéties de famille* des événements qui ne sont pas encore arrivés, qui se dérouleront dans le futur (prolepses), d'où le recours au conditionnel : « [...] son frère Pomme finirait en prison, le Septième à l'échafaud, et sa sœur Héloïse au bordel ». Il prédit encore « que sa grand-mère mourrait d'immortalité à un âge avancé et que son jeune frère Emmanuel [...] finirait au noviciat, succombant à la digne maladie dont Jean Le Maigre lui-même avait été atteint » (p. 124).

Le lieu de l'intrigue n'est jamais clairement identifié. On sait que le roman se déroule à la campagne, au Québec, sans que le village, qu'on ne voit jamais, soit nommé.

Les univers évoqués sont nombreux. Ils ont un point en commun : ils sont tous fermés et fétides, à commencer par la cuisine sale d'une maison de campagne insalubre, la chambre si restreinte qu'on doit coucher à quatre dans (sous ?) le même lit, et la cave, lieu de refuge, d'évasion. Quant à Héloïse, elle se cache derrière les portes closes de sa chambre, après s'être réfugiée dans un couvent pour glisser vers le bordel, autre univers fermé, comme l'orphelinat, la maison de correction, le noviciat et son infirmerie où Jean Le Maigre attend la mort avec la complicité du frère Théodule.

Jean Le Maigre est, en dépit du titre, le personnage principal car il donne son sens au roman ; c'est par lui, par ses yeux et par ses mots, que se produit la prise de conscience de quelques personnages qui tentent d'échapper à l'aliénation et à la domination de Grand-Mère Antoinette. C'est un personnage lucide, réaliste mais ... pessimiste qui se sous-

L'ESPACE

LES PERSONNAGES

trait à la médiocrité de son milieu par le pouvoir de son imaginaire, parfois pervers, et par son évasion dans l'écriture.

Grand-Mère Antoinette : elle incarne un pan de la société rurale traditionnelle. Si elle exerce son autorité sur ceux et celles qui l'entourent, elle subit, à mesure que le roman se développe, l'influence de Jean Le Maigre, surtout après sa mort. Son amour augmente pour lui et elle a beau être scandalisée par ses écrits, « elle s'ouvre de plus en plus au souffle de liberté et de tendresse qui en émane ». Elle est transformée, à la fin, libérée par l'âge de sa sexualité qu'elle ne semble pas avoir accepté : elle a été dominée par une religion inhumaine qui lui a fait voir un homme comme un moyen d'accomplir la volonté de Dieu.

Emmanuel, le nouveau-né que l'on ne voit que très peu même s'il donne son titre au roman, pourra-t-il se libérer de cette misère noire, de la domination de Grand-Mère Antoinette ? Il est permis de le croire en dépit des prophéties de Jean le Maigre, qui le condamne lui aussi à la même maladie que la sienne. Il a survécu à l'hiver et a atteint le printemps.

Le Septième : Fortuné de son vrai nom est une sorte de double de Jean Le Maigre. C'est un voleur, un vicieux, un blasphémateur, fort en chiffres. Il ne fréquente pas souvent l'école et ne semble pas promis à un brillant avenir, pas plus que *Pomme*, handicapé depuis qu'il a perdu trois doigts dans une machine à la manufacture.

Héloïse : elle est une sainte et une mystique au début ; elle a été masochiste dans son enfance. Elle fait preuve d'une naïveté et d'une sensibilité exceptionnelles. Glissant du couvent au bordel, elle passe de l'amour divin, qui dévorait son âme, à l'amour humain qui dévore son corps, confondant ainsi ses deux amours. Elle est soumise, au bordel, à la même puissance aveugle et au même respect envers Madame Octavie Enbonpoint qu'elle avait manifestés au couvent envers la Mère Supérieure.

Le père : il n'est jamais nommé et c'est un illettré, un homme ignorant et bête, qui ne pense qu'à donner la fessée à ses enfants. Il est effacé par sa belle-mère. Son seul rôle : faire des enfants. Pour Emmanuel, il est un simple « étranger, l'ennemi géant qui violait sa mère chaque nuit, tandis qu'elle se plaignait doucement à voix basse » (p. 134). Il est contre l'instruction et contre le progrès, contre la religion aussi. Il semble avoir démissionné devant la fatalité.

La mère : elle est presque absente. Elle est là, dans son rôle effacé, pour donner la vie à des enfants qui lui échappent complètement et sur lesquels elle doit se résigner à gémir.

Le curé du village : dont Grand-Mère Antoinette est l'alliée, jouit de l'autorité suprême dans le village et prêche la grandeur des familles nombreuses pour assumer la survivance de la race. Son rôle semble contesté par le narrateur ... Il a plus ou moins de respect pour ses ouailles qui croupissent dans la misère, la médiocrité.

Les personnages d'*Une saison. ...* ont du mal à vivre.

« Marie-Claire Blais, malgré son jeune âge, manie la pâte du roman avec une force peu commune. Elle a un don particulier pour rendre sensibles les abstractions en les traduisant par des images très simples. Son style, s'il est classique et dépouillé, ne glisse jamais dans la facilité ou l'insignifiance » (*le Droit* [Ottawa], 3 décembre 1966, p. 7). L'auteure y fait l'étalage de son talent de jeune romancière influencée par la nouvelle écriture et la technique alors en vogue du nouveau roman, axée plus sur la création, l'évocation d'une atmosphère que sur l'intrigue proprement dite. Yves Berger parle de chef-d'œuvre en précisant que « Marie-Claire Blais raconte l'honneur d'[une] famille canadienne sans insister, comme sans y toucher, par touches légères, en souriant, par le biais de couleurs fraîches, naïves, avec allégresse et bonne humeur, avec la grâce ingénue qu'elle eût mise à concevoir une pastorale, [...], sans jamais prendre parti (*le Devoir*, 23 avril 1966) ». D'autres critiques n'ont pas été d'accord qui ont accusé la jeune écrivaine de fausser la réalité du Québec. Il faut reconnaître que Marie-Claire Blais témoigne de l'évolution du Québec depuis l'avènement de la Révolution tranquille.

Une saison ..., a écrit Yvon Morin, rend compte de « l'échec d'une religion formaliste et désincarnée, d'un enseignement livresque et dévitalisé » (*l'Évangéline*, 7 janvier 1967), qui souligne encore « [l']habile structure du roman [...] ; l'évolution similaire, mais à rebours, des personnages crée un effet circulaire saisissant : Jean Le Maigre passe du vice à la vertu, tandis que simultanément Héloïse passe de la vertu au vice ».

* Marie-Claire Blais, *Une saison dans la vie d'Emmanuel*, Montréal, Quinze, 1978, 175 p. [1^{re} édition, 1965].